

“JFR” ou un bourgeois saisi par le stalinisme

Jacques-Francis Rolland, décédé le 4 juin 2008 et dont nous avons retracé un mois plus tard l'« itinéraire singulier », a laissé des souvenirs et des réflexions, sur la période qui va de sa naissance en 1922 au décès de Staline en 1953, aujourd'hui publiés sous le titre **Jadis, si je me souviens bien...** (1).

Il faut regretter que JFR, comme on disait, qui s'était attelé assez tard à cette tâche, n'ait pas poussé au-delà de cette date historique. Il avait encore tant de choses à nous apprendre ! Reste le parcours d'un jeune bourgeois basculant dans le communisme sous l'Occupation, et le vivant comme une religion. Il plonge aussi dans une semi-clandestinité, souvent risquée et dont il ne faisait pas étalage contrairement à tant d'autres, qu'il a décrite dans « Drôle de jeu », chapitre reprenant le titre du roman de Roger Vailland où il figure sous le pseudo de Rodrigue. Resté un moment dans le sillage de Vailland, l'auteur se montre critique à son égard quand, dans les années 1950 celui-ci se met aux ordres du Parti. Et surtout il démolit l'affabulation de Vailland

prétendant qu'il voulait exécuter Céline. Par contre, JFR fait l'éloge de Marcel Aymé qu'il a bien connu à Montmartre. JFR appartient alors, sur ordre du Parti, au BCRA gaulliste sous les ordres de Daniel Cordier. Son récit très vivant de la libération de la capitale ne correspond pas au conformisme actuel. Il approuve les accords Nordling-Choltitz et l'arrivée des Américains et de Leclerc à temps pour empêcher l'écrasement de résistants peu nombreux (mais qui décuplent ensuite) et mal armés. Il a toujours refusé d'ailleurs les attentats individuels. Très engagé, il n'était pas pour autant « un homme de sang ».

Ensuite, par hasard, JFR entre à *Ce Soir* de Louis Aragon dont il donne un portrait critique après 1945, quand le « fou d'Elsa » se conduit comme un vrai flic contre les intellos du Parti. Reporter, il



suit les armées surtout américaines en première ligne, prenant de gros risques. Il est même, en Allemagne, fait un moment prisonnier. Dans la Roumanie d'après 1945, il assiste à la comédie d'élections truquées, qu'il approuve évidemment. Il est ensuite envoyé spécial au Moyen-Orient avant la création d'Israël et pousse jusqu'aux Indes. Un voyage évoqué dans un roman picaresque, « *Le Grand Pan est mort* » (Gallimard 1963) où il se livrait davantage que dans son chapitre du présent livre, « Un barbare en Asie ». A son retour en France, on lui reproche d'être « un bourgeois bohémianiste ». Il est vrai que si son communisme est intact, il n'est pas un très bon militant. Son grand ami Edgar Morin signale sa singularité dans la préface du livre. Au nom de la « *conception synthétique de la vie* » dont il se réclamait, JFR aimait « *les bars, le poker, les beuveries* » et autres plaisirs terrestres que le Parti, très puritain, n'appréciait pas. De plus, dans les années 1950, il fréquente des groupes divers que le PC surveille de près même quand ils témoignent à son égard, au moment de la guerre froide, d'une complaisance pénible comme le couple Sartre-Beauvoir. Il y a là des portraits savoureux et des choses vues remarquables... qui font regretter l'absence d'un index.



Appartenant aussi au « groupe de la rue Saint-Benoît » gravitant autour de Marguerite Duras (qu'il épargne), il commence à se poser des questions lors des procès Slansky et Rajk à Prague où, comme pendant les purges de 1936-37 en URSS, les accusés en rajoutent sur leur culpabilité d'« espions améri-

cains » (voir le chapitre « Le délire »). Il se souvient que Camus, au courant de son appartenance, lui avait dit : « *Tu vas être obligé de mentir.* »

Sentant sa position s'effriter dans le Parti, JFR reprend ses études interrompues sous l'occupation et arrive, cornaqué par les universitaires du PC, à réussir l'agrégation d'histoire et commencer une carrière de professeur.

Il y a dans ce livre bien d'autres épisodes que Rolland avait déjà dépeints, mais en masquant les noms, dans son roman « *Un dimanche inoubliable près des casernes* » (Grasset. 1984. Grand prix de l'Académie Française), à lire si l'on veut connaître sa rupture avec le Parti en 1956 et sa vie ultérieure.

Les confidences du stalinien qu'il fut permettent de comprendre l'envoûtement que le PC put exercer sur des adhérents pourtant pas tous aveugles ni robotisés. JFR ne nie ni ses erreurs ni ses responsabilités. Il savait bien des choses pendant sa traversée du communisme, il a beaucoup appris par la suite. En Allemagne, il avait découvert le camp de Buchenwald qui l'avait horrifié mais il ajoute : « *Dans le siècle de l'image, sur les crimes du communisme, ni photographies, ni films n'ont produit un équivalent.* » D'ailleurs, il s'étonne qu'« on ne signale pas *ce paradoxe aberrant : il n'y aura jamais de Nuremberg du communisme* ».

JFR nous a brutalement quittés mais en lisant son témoignage et en l'accompagnant — sans pour autant partager ses opinions —, on apprécie son allant, sa gouaille, sa chaleur, sa culture, sa forte et complexe personnalité.

Jean-Paul ANGELELLI.

490 pages, 22 €. Editions du Félin.